

Patricia Dahan *

Je vous lis la suite du passage commenté par Sidi Askofaré. J'ai inséré quelques petits encarts qui complètent et éclairent le texte. Ils sont soit déduits du contexte, soit extraits du texte de la conférence à La Grande-Motte qui reprend presque intégralement ce texte que nous commentons avec quelques compléments.

Je dis soupçonnons pour les personnes, comme on dit, dont le statut est si lié au juridique d'abord, au semblant de savoir, voire à la science qui s'institue bien du réel, qu'elles ne peuvent même pas aborder la pensée que ce soit à l'inaccessibilité d'un rapport que s'enchaîne l'intrusion [dans le monde de l'être parlant] de cette part au moins du reste du réel [qui nous est donnée dans le nombre ¹].

Donc Lacan dit « soupçonnons ». La dernière phrase du passage commenté par Sidi Askofaré était la suivante : « Soupçonnons que la parole a la même dit-mension [que le nombre] grâce à quoi le seul réel qui ne puisse pas s'en inscrire, c'est le rapport sexuel. » Quand on soupçonne, c'est qu'il peut y avoir un doute. Ce doute, quel est-il ? Tout le monde croit, ou veut croire, qu'un rapport est possible entre les sexes. Les efforts de Lacan portent sur la manière de démontrer que ce rapport n'existe pas.

En disant « soupçonnons », Lacan fait une hypothèse, et cette hypothèse est qu'il y a des personnes pour qui il est difficile d'envisager de donner au nombre et à la parole une dimension identique et que cette dimension ce soit que le rapport sexuel ne puisse s'inscrire ni dans le nombre, ni dans la parole. La parole et le nombre, d'après les développements de Lacan, ayant une même dimension de réel.

Dans le séminaire ... *Ou pire*, Lacan fait le lien entre le nombre et le langage. Il souligne que même si on baigne dans la signifiante on ne peut pas attraper tous les signifiants en même temps, c'est propre à la structure du langage, « quand vous en avez certains, un paquet, dit-il, vous n'avez plus les autres. Ils sont refoulés ² ». Il y a donc un impossible à saisir le langage dans son ensemble.

Le rapport sexuel ne peut pas s'inscrire dans le nombre parce que, Lacan le démontre par un raisonnement logique, avec du deux on ne fait pas rapport. Lacan se sert de la logique mathématique pour se donner les outils qui vont lui permettre d'écrire les formules de la sexualité, qui sont les mathèmes de l'impossible du rapport sexuel. La topologie est aussi un moyen de représenter par les nombres que deux cercles tiennent ensemble par l'intermédiaire d'un troisième, d'où l'importance des trois cercles pour faire nouage, c'est-à-dire, pour Lacan, que ce qui tient dans la structure relève du trois, la structure psychique étant représentée par le nœud borroméen.

Dans le séminaire ... *Ou pire*, à la séance du 19 avril 1972, Lacan précise que la prise de l'être parlant sur le monde tient au nombre et que ce nombre c'est le « Y a d'Un ».

La notion du « Y a d'Un » est corrélée au « il n'y a pas de rapport sexuel » pour indiquer qu'il n'y a pas du Un fusionnel, il y a du Un tout seul dans la relation de l'Un avec l'Autre. Lacan démontre à partir de la théorie des ensembles que l'un apparaît quand la relation biunivoque entre deux ensembles est rompue, quand il ne reste plus d'élément à mettre dans l'un des ensembles, et qu'il en reste un à mettre dans l'autre ensemble. C'est une manière d'illustrer le Un, non pas comme la fusion de uns mais comme le Un tout seul, et de montrer que l'Un commence à partir du moment où il y en a un qui manque. « Car il est clair, dit Lacan, que l'Autre ne s'additionne pas à l'Un. L'Autre seulement s'en différencie. S'il y a quelque chose par quoi il participe à l'Un, ce n'est pas de s'additionner. Car l'Autre – comme je l'ai dit déjà, mais il n'est pas sûr que vous l'ayez entendu – c'est l'Un-en-moins³. »

... *Ou pire* est l'un des titres les plus énigmatiques des séminaires de Lacan. Il renvoie à l'idée qu'au-delà de la formule « il n'y a pas de rapport sexuel » on ne peut dire que le pire. Ce qui introduit la dysharmonie, là où les autres discours cherchent à éliminer toute faille, toute énigme pour atteindre l'harmonie.

Dans la parole, le rapport sexuel ne peut pas non plus s'inscrire, la parole étant là pour suppléer au rapport qu'il n'y a pas, elle ne fait pas rapport, elle y supplée. Le langage vient boucher l'absence de sens au niveau du sexuel. Il n'y a que chez les êtres parlants qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Je le préciserai dans la suite avec l'habitat du langage.

En disant « soupçonnons », en employant le nous, Lacan inclut tout un chacun parce que pour la plupart des personnes il est difficilement concevable qu'il soit impossible d'inscrire ce rapport, que ce soit dans le nombre ou dans la parole. Ce rapport est le reste de réel qu'on ne peut pas

faire reculer malgré tous les efforts de la science à repousser le réel en agissant sur la nature.

Ces personnes, quelles sont-elles ? Lacan en donne un large panel. Ce sont les personnes qui ont un statut juridique, c'est-à-dire un état civil, un nom, une adresse. Il y a ici un petit clin d'œil à « Position de l'inconscient ». Dans ce texte, il est question de la constitution du sujet, qui est le résultat de deux opérations, à la suite desquelles le sujet se sépare et apparaît comme divisé. Lacan dit que le sujet est alors en mesure de se « procurer » (terme emprunté au vocabulaire juridique) un état civil. Il précise que « rien dans la vie de certains ne déchaîne plus d'acharnement à y arriver ». Il semblerait que cet acharnement soit dû au fait que l'état civil peut donner une illusion d'unité.

Il y a donc les personnes qui tiennent à ce statut juridique, il y a ensuite les personnes qui sont liées au semblant de savoir, Lacan fait allusion ici au discours universitaire. Dans le discours universitaire, le savoir est en position de semblant. Dans le séminaire ... *Ou pire*, à la séance du 14 juin 1972, Lacan parle d'une conférence qu'il a faite à Milan un peu auparavant, où sont venus l'écouter des universitaires, des « personnes tout à fait respectables », dit-il, qui voulaient savoir un peu mieux « comment faire semblant de savoir ». Mais le discours universitaire n'est pas le seul à être un discours de semblant, tout discours est lié au semblant. Dans cette même conférence à Milan, Lacan rappelle le titre de son séminaire de l'année précédente, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, pour souligner qu'il « n'y a aucun discours possible qui ne serait pas du semblant », tout discours faisant exister un semblant de rapport.

Il y a peut-être aussi dans ces personnes liées au semblant de savoir une allusion aux psychanalystes de l'IPA. Dans la séance du 9 avril 1974 du séminaire *Les non-dupes errent*, Lacan dit qu'on ne peut pas être nommé à la psychanalyse, tandis que dans le discours universitaire on est nommé à un titre. Dans la Proposition de 1967, il dénonce l'infatuation des analystes lorsqu'ils sont en quelque sorte « nommés à la psychanalyse ».

Et il y a en troisième lieu les personnes dont le statut est lié à la science, la science qui est « bien du réel », dit Lacan. Mais le réel de la science est-il le même réel que celui de la psychanalyse ? Lacan précise que ce n'est pas le même, mais que le discours de la science fournit au discours analytique des outils pour illustrer certaines démonstrations. Les personnes dont le statut est lié à la science s'appuient sur un savoir qui est distinct de celui de la psychanalyse au sens où la psychanalyse élabore un savoir sur la dysharmonie du rapport sexuel, tandis que la science postule l'harmonie.

Poursuivons la lecture avec le paragraphe suivant :

Ceci chez un « être » vivant dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il se distingue des autres d'habiter le langage, comme dit un Allemand que je m'honore de connaître (comme on s'exprime pour dénoter d'avoir fait sa connaissance). Cet être se distingue par ce logis, lequel est cotonneux en ce « sens » qu'il le rabat, le dit être, vers toutes sortes de concepts [comme j'ai dit d'abord, *Begriff*], soit de tonneaux, tous plus futiles [c'est-à-dire qui fuient] les uns que les autres ⁴.

Ici, Lacan, bien sûr, fait allusion à Heidegger. Il écrit « être » entre guillemets comme s'il le citait. Dans *Lettre sur l'humanisme*, Heidegger dit que le langage « est la maison de l'Être en laquelle l'homme habite et de la sorte ek-siste ». Lacan s'est beaucoup intéressé à l'approche de Heidegger sur le langage, qui se démarquait de toutes les approches traditionnelles. Heidegger pense la question du langage au-delà de sa fonction de communication. Cette référence à Heidegger apparaît à un moment où Lacan élabore de nouvelles considérations sur le langage. Et où habiter le langage « s'articule étroitement avec le fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel ⁵ ».

Lacan se sert aussi de la référence au nœud borroméen pour illustrer sa thèse selon laquelle « il n'y a pas de rapport sexuel » et pour prendre en compte dans la structure psychique la dimension du réel. Dans le même temps, la définition du sujet évolue. Le sujet n'est pas seulement produit par le signifiant, mais il « habite le langage », d'où la désignation de *parlêtre*. Dans le séminaire *Encore*, Lacan précise que c'est de la cohabitation avec *lalangue* que se définit l'être parlant ⁶. Le *parlêtre*, dit-il, c'est l'être de la parole qui se constitue dans son rapport à la jouissance à partir de *lalangue*. Il y a donc un glissement du sujet qui se constitue à partir d'une opération signifiante au *parlêtre* qui se constitue dans son rapport à la jouissance.

L'hypothèse de Lacan est que le langage fait bouchon au rapport sexuel qu'il n'y a pas. Dans « L'étourdit », il crée un néologisme : *stabitat*, et pose la question de ce qui est premier à propos de l'homme et de la femme, si c'est parce qu'ils parlent qu'il n'y a pas de rapport sexuel ou si c'est parce qu'il n'y a pas de rapport sexuel qu'ils habitent le langage. « Est-ce l'absence de ce rapport qui les exile en *stabitat* ? Est-ce d'habiter que ce rapport ne peut être qu'inter-dit ⁷ ? » Lacan ne tranche pas mais insiste sur cette corrélation.

Dans la phrase suivante, il dit : « Cet être se distingue par ce logis, lequel est cotonneux en ce "sens" ... »

Je m'arrête sur le mot « sens » parce que Lacan écrit ce mot entre guillemets. Ici, il sert de transition pour expliquer, par la deuxième partie de la phrase, le début de la phrase. Mais dans son texte, Lacan donne au mot « sens » un statut spécial.

Au début de l'« Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », il parle du sens du sens. On comprend dans la conférence à La Grande-Motte que c'est une allusion à « L'instance de la lettre dans l'inconscient », où Lacan s'interroge sur la nature du langage. Dans ce texte que nous commentons, le sens du sens, on ne le saisit que de ce qu'il fuie. C'est dire qu'on ne saisit le sens qu'à partir des effets qu'un discours produit. Lacan le dit plus haut, je rappelle la phrase, « c'est de ce qu'il fuie (au sens tonneau) qu'un discours prend son sens, soit : de ce que ses effets soient impossibles à calculer ».

Lacan illustre le sens par cette fuite du sens pour montrer que les effets d'un discours sont incalculables et que l'interprétation, comme tout discours, a des effets incalculables, ces effets sont des effets de sens. Si le sens fuit on n'aboutit pas à un sens final, on peut donc dire que le sens fait trou, il est énigme, c'est pour cela que Lacan dit que le comble du sens est l'énigme. En donnant au sens un statut d'énigme, Lacan veut dire que le sens n'est jamais atteint, il n'y a pas de sens absolu, il fait toujours énigme. « Le langage c'est quelque chose qui aussi loin que vous poussiez le chiffrage n'arrivera jamais à lâcher ce qu'il en est du sens », dit Lacan dans le séminaire *Les non-dupes errent* ⁸.

Je ne m'attarderai pas sur ces références qui ont déjà été commentées par Françoise Josselin et Marie-José Latour. Je poursuis sur cette dernière phrase et je la cite de nouveau :

Cet être se distingue par ce logis, lequel est cotonneux en ce « sens » qu'il le rabat, le dit être, vers toutes sortes de concepts, [comme j'ai dit d'abord, *Begriff*] soit de tonneaux, tous plus futiles [c'est-à-dire qui fuient] les uns que les autres. »

Pourquoi ce logis, c'est-à-dire le langage, est-il cotonneux ? À ma connaissance, Lacan n'a jamais employé cette expression ailleurs. Il me semble que le langage est cotonneux au regard de la logique mathématique qui permet d'expliquer des choses qui ne peuvent pas être dites avec des mots. C'est cela qui *rabat* (pour utiliser le terme employé par Lacan) l'être parlant vers toutes sortes de concepts, dont l'écriture permet de faire passer des notions difficiles à exprimer par le langage.

Il est assez évident qu'ici Lacan fait référence à Frege pour qui le mot concept est utilisé d'une façon purement logique. Pour Frege, l'inadéquation

du langage faisait qu'il ne pouvait pas atteindre la précision qu'il voulait. Il voulait « parvenir à une chaîne de raisonnement où ne manque aucun maillon, une chaîne sans lacune ⁹ ». Pour y parvenir, Frege a inventé une idéographie, une écriture qui n'existe pas ailleurs en mathématiques. Cette écriture du concept inventée par Frege est un langage entièrement formalisé qui a pour but de représenter de manière parfaite la logique mathématique.

Alors, revenons au langage cotonneux. Dans la définition du dictionnaire, le terme cotonneux introduit à la fois l'idée de quelque chose de doux comme un duvet, et l'idée de quelque chose de flou et d'imprécis. Il me semble ici que Lacan utilise cette expression parce que le langage est insuffisant (donc flou et imprécis) pour expliquer les phénomènes naturels et qu'il faut avoir recours à des concepts. Lacan a lui aussi dû inventer l'écriture d'un concept avec les formules de la sexuation et avec le nœud borroméen pour expliquer l'impossible du rapport sexuel.

Pour finir, je relis la fin de la phrase : « [...] toutes sortes de concepts, [comme j'ai dit d'abord, *Begriff*] soit de tonneaux, tous plus futiles [c'est-à-dire qui fuient] les uns que les autres. » Lacan utilise le terme *futile*, qui semble déplacé dans cette phrase si on ne sait pas que l'étymologie de ce mot est *futilis* en latin qui veut dire « qui laisse échapper son contenu ».

Dans l'Encyclopédie Diderot et d'Alembert, nous trouvons la définition suivante : « *Futile* : vase à large orifice et à fond très étroit, dont on faisait usage dans le culte de Vesta. Comme c'était une faute de placer à terre l'eau qui y était destinée, on termina en pointe les vases qui devaient la contenir : d'où l'on voit l'origine de l'adjectif *futilis*. Homme futile, c'est-à-dire homme qui ne peut rien retenir, qui a la bouche large et peu de fond, et qu'il ne faut point quitter, si on ne veut pas qu'il répande ce qu'on lui a confié. »

Il reste à se demander pourquoi Lacan utilise le mot latin plutôt que le mot français.

Je termine par une citation de Lacan dans le séminaire ... *Ou pire*, à la séance du 12 janvier 1972 : « [...] à côté du fragile, du futile de l'inséparable, que constitue l'il existe, l'il n'existe pas, lui, veut dire quelque chose ¹⁰. »

*[↑] Intervention au séminaire École 2022-2023, « Jacques Lacan, "Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits*" » (dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 553-559), à Paris, le 15 décembre 2022.

1.[↑] J. Lacan, « Intervention au Congrès de l'École freudienne de Paris à La Grande-Motte », *Lettres de l'École freudienne*, n° 15, 1975.

2.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 30.

3.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 116.

4.[↑] J. Lacan, « Intervention au Congrès de l'École freudienne de Paris à La Grande-Motte », art. cit.

5.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 83.

6.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 130.

7.[↑] J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 455.

8.[↑] J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 20 novembre 1973.

9.[↑] R. Blanché, *La Logique et son histoire*, Paris, Armand Colin, 1970, p. 311.

10.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire, op. cit.*, p. 47.